

THÉÂTRE OCÉAN NORD

Espace de travail et de création

JOURNAL 97

direction artistique **Isabelle Pousseur**
administration **Patrice Bonnafoux**
régie générale **Nicolas Sanchez**
coordination générale **Ysé Marbaix**
intendance **Mina Milienos**
images, divers **Michel Boermans**

direction adjointe **Guillemette Laurent**
communication & presse **Julie Fauchet**
régie **Léo Monvoisin**
médiation culturelle **Romain Cinter**
entretien **Ilyas Diallo**
accueil billetterie **Lilia Mellé**

Notre tâche (ou bien tout le reste sera pure statistique

et affaire d'ordinateur) est de travailler à la différence.

Heiner Müller

CROIRE AUX FAUVES

Nastassja Martin / Olivier Boudon / Schieve Compagnie

L'animisme, c'est du futur, pas du passé

Laurent Ancion

Pour beaucoup d'entre nous, Croire aux fauves n'est pas un livre comme les autres. Bien sûr, il y a l'histoire, saisissante, tirée de faits réels racontés à la première personne. Le 25 août 2015, un ours attaque l'anthropologue française Nastassja Martin sur les flancs d'un volcan du Kamtchatka, dans l'Extrême-Orient russe. La violence des morsures aurait pu lui être fatale: choc de l'image, choc des crocs. Fragilité de l'existence, péril, survie. Mais il y a autre chose: cette histoire, dit Nastassja Martin, est peut-être moins celle d'un combat que d'une rencontre. « Ce que cet ours vient nous rappeler, au fond du Kamtchatka, c'est que nous ne sommes pas si différents », analyse le metteur en scène Olivier Boudon, qui a su dès la dernière page tournée qu'il porterait le récit à la scène. « Par son expérience, Nastassja

lument partager cela au théâtre. J'ai été bouleversé par la richesse de la réflexion de Nastassja Martin, par la force de son appel à nous métamorphoser. Quel monde voulons-nous ? Si nous désirons un espace viable, elle indique qu'il faudra entreprendre un changement total dans nos comportements. Sa rencontre avec l'ours lui inspire une intuition fondamentale : l'humanité doit admettre qu'elle n'est pas au-dessus de quoi que ce soit. Nous sommes des animaux parmi d'autres. Malgré le développement de la technologie, des outils, de l'intelligence et de la domination, c'est une erreur de croire que l'humanité peut se détacher de la nature. Nous venons du même endroit, alors que notre vision est très pyramidale. L'ours vient nous rappeler qu'il n'y a pas de pyramide. Si on veut lutter contre le réchauffement climatique et faire en sorte que la planète puisse être vivable pour l'ensemble du vivant, on doit changer notre rapport avec lui – et avec nous-mêmes.

LA Le titre du livre nous invite à « croire aux fauves ». Comment entends-tu cet appel ?

OB Ce verbe « croire » est une des clés du livre : Nastassja Martin est une anthropologue occidentale, rompue à la nécessité de la preuve et à la validation scientifique. Et d'emblée, elle nous invite à « croire » - c'est-à-dire l'inverse de la preuve. Lorsqu'elle a été attaquée par l'ours, elle vivait auprès des Évènes, une ethnie du nord de l'Extrême-Orient russe. Ses rêves avaient précédé la rencontre avec l'ours. Pour les Évènes, les rêves forgent aussi le réel : pour eux, la rencontre était annoncée, parce que Nastassja était déjà en partie ourse. *Croire aux fauves*, c'est le récit d'une scientifique qui lâche ses repères pour accepter et expérimenter – jusque dans sa chair – une autre vision. Elle nous invite à nous métamorphoser, à croire aux fauves que nous sommes. Peu importe que l'animisme soit réel ou pas : ce qui est vraiment percutant, c'est de voir à quel point le peuple des Évènes et son rapport collectif à son environnement est presque futuriste. Il décrit un autre monde possible, pour nous qui sommes au bout d'un mouvement capitaliste.

LA Comment as-tu vu la transition possible au théâtre de ce propos ? Est-ce le récit ou des images qui te sont d'abord apparus ?

OB J'ai d'abord eu la vision d'un travail à trois, avec Lise Wittamer au jeu et Elena Perez au mouvement – notre trio forme La Schieve Compagnie depuis 16 ans, chacun menant ses projets, et c'était une belle perspective de se retrouver. J'ai senti que Lise pouvait porter la parole de Nastassja : elle a le même type d'humour et la même sensibilité, le récit lui correspond parfaitement. Et tout de suite, j'ai rêvé quelque chose qui ne soit pas que verbal : j'ai vu Elena être le double « mouvementé » de Lise. Nastassja parle beaucoup de la multiplicité de l'être : une identité plurielle à vivre positivement, puisqu'elle est à la base de la métamorphose. Entre récit et mouvement, nous travaillons avec la chorégraphe Natacha Nicora, mais aussi la création sonore avec Loup Mormont et la vidéo avec Bruno Tracq. Le son ne s'appuiera pas forcément sur de la musique, mais sur des environnements : donner à entendre l'eau, la glace qui fond. De la même façon, la vidéo invitera à changer de regard. Des images me sont venues pour évoquer cette nature qu'on ne voit plus, qu'on ne comprend plus, qu'on voit sans la voir.

LA Croire aux fauves ne signale-t-il pas qu'il est grand temps

pour une anthropologie autre qu'occidentale ?

OB Certainement. Nastassja Martin remet en doute l'hégémonie occidentale de la pensée : nous sommes allés partout – avec notre façon de voir. Et peu de gens viennent en Europe pour nous étudier. Parmi les grandes voix actuelles, l'historien et politologue camerounais Achille Mbembe démontre le prix – et l'urgence – d'autres points de vue. Il fait notamment entendre en quoi l'animisme, c'est du futur, pas du passé. Pour Freud, l'animisme était une sorte de préhistoire, portée par des gens qui n'avaient pas grandi. Aujourd'hui, on réalise que les mythologies animistes peuvent, par syncrétisme, faire naître des récits qui sont créateurs d'un futur désirable.

LA En Europe, l'ours a longtemps représenté une sorte de double de l'humain. Mais on l'a oublié. Comme on a oublié qu'on avait nos chamans. Selon toi, à quand remonte la rupture du lien avec la nature en Europe ?

OB Je pense que l'industrialisation de l'agriculture, nécessitant de plus grands espaces, a mis un terme aux dialogues et aux rituels que les Européens entretenaient avec la nature. La révolte des Luddites est éclairante également : au début du XIX^e siècle, des ouvriers vont contrer l'arrivée des machines en cassant des métiers à tisser. Ce qu'ils dénoncent, c'est le basculement d'un monde : il faut de grands espaces pour les machines, les forêts à proximité des villages sont rasées. La nature devient quelque chose qui ne doit pas faire obstacle à l'humanité. Ce basculement n'a jamais connu d'arrêt, et il a formé le modèle du colonialisme.

LA Quand on voit à quelle vitesse l'Occident transforme en capitalisme la pensée extra-européenne, a-t-il encore le temps de changer d'état d'esprit ?

OB Pour notre génération d'adultes, il est peut-être trop tard, mais on a des enfants. Il est nécessaire de leur montrer les limites de l'individualisme. Il faut leur transmettre des récits qui peuvent les aider. Dans le collectif des Évènes, comme nous le raconte Nastassja Martin, tout le monde sait tout faire. Sur la question du genre, ils et elles sont bien plus avancé-e-s que nous. Tout le monde chasse, pêche, cuisine, sait survivre en forêt... C'est en fait une vision bien plus moderne que la nôtre. Les Évènes collectivisent la nourriture : il y a des interconnexions par exemple entre les groupes qui ont des rennes et ceux qui ont du poisson : quand l'un manque, l'autre donne. Ils ont compris que la survie de chacun implique la survie de tous. Agir pour les autres devient évident. La valorisation très occidentale du héros qui va sauver le monde tout seul, c'est très daté. Notre tâche n'est pas de faire la morale mais de proposer des mythes pour que les pratiques collectives soient comprises.

Olivier Boudon - Portrait

Olivier Boudon a de la suite dans les idées. En 2008, tout juste diplômé de l'INSAS, il confondait la Schieve Compagnie avec Lise Wittamer, Guillaume Alexandre et Elena Perez. Pour un natif du sud de la France, le vocable bruxellois « schieve » (tordu, de traviole) avait de quoi amuser. Le nom de ce collectif annonçait surtout un goût pour les spectacles bien commentés les coups tordus de nos sociétés, se demandant bien comment remettre le monde d'aplomb. Depuis *Manque* de Sarah Kane, créé à l'Epongerie en 2008, Olivier Boudon poursuit un travail entêtant, qui emprunte parfois à la technologie pour mieux en analyser les dérives. En 2022, il livrait ainsi *Nous*, première pièce de sa plume, qui explorait la dépossession de nous-mêmes par une intelligence artificielle nommée Orphée. Ce sera le premier volet d'une trilogie en cours de préparation, avec *Trust*, évoquant la transformation du travail par le numérique, et *Empathic*, basé comme son nom l'indique sur notre (in)capacité à l'empathie. « Comment faire face à ce qui nous arrive ? », demande Olivier Boudon, dévoilant sans aucun doute le puissant moteur de son travail théâtral. C'est la question au cœur de *Croire aux fauves*, sa deuxième création au Théâtre Océan Nord, après *L'absence de guerre* de David Hare, en 2016, qui dévoilait les coulisses bien « schieve » du monde politique.



Martin sent qu'elle est devenue mi-femme, mi-ours. Les Évènes, le peuple avec qui elle vit, l'appellent Matukha – « Ourse ». Le livre est une invitation urgente à changer notre lien au vivant, dans notre système à bout de souffle. » Inspiré par ce petit ouvrage à la grande puissance, qui ouvre à l'invisible et d'autres modes de pensée que l'unique rationalité, Olivier Boudon a rêvé un spectacle qui mêle voix, corps, sons et vidéo. « Le livre est une immersion dans un monde plus nuancé que le nôtre. Je me réjouis que le théâtre puisse lui aussi être le lieu d'un voyage vers l'invisible », commente-t-il.

Laurent Ancion Tu racontes qu'à la seconde où tu terminais la lecture de *Croire aux fauves*, tu avais la certitude qu'il fallait le porter à la scène. Qu'est-ce qui t'a touché ainsi ?

Olivier Boudon C'est vrai : en refermant *Croire aux fauves*, j'ai senti que le contenu me parlait comme jamais et qu'il fallait abso-

24/09 > 05/10

NOUVEAUX HORAIRES!

Spectacle à 20:00 les mardis, jeudis, vendredis
Les samedis à 18:00, les mercredis à 19:00

Jeudi 26/09 à 13:30
(pas de représentation en soirée)

MÉDIATION

Rencontre après spectacle modérée par Romain Cinter
le 02/10, en présence de l'équipe artistique.

Animations en classe : quel rapport entretenir avec l'environnement ? Comme pour soulager l'éco-anxiété des jeunes, le texte de l'anthropologue Nastassja Martin propose d'entretenir un nouveau rapport au monde qui nous entoure. Avec l'équipe artistique du spectacle, nous inviterons de façon ludique les élèves à se poser des questions essentielles.

contact@oceannord.org

Adaptation Schieve Compagnie Mise en scène Olivier Boudon
avec Elena Perez & Lise Wittamer

Regard chorégraphique Natacha Nicora Création vidéo Bruno Tracq
Création sonore Loup Mormont Costumes Carine Duarte
Lumières Marc Defrise Scénographie Marjolaine Guillaume
Images Michel Boermans

Production la Schieve Compagnie

Coproduction Théâtre Océan Nord, La Coop asbl

Soutiens Fédération Wallonie-Bruxelles – Service Théâtre, Shelter Prod,
taxshelter.be, ING, Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge, Loterie
Nationale.

ATELIER PROFESSIONNEL OU ANTI-UNIVERSITÉ

Adeline Rosenstein / Maison Ravage

Comment donner à voir les violences systémiques ?

Laurent Ancion

La notion d'atelier est comme un tatouage sur la coque du Théâtre Océan Nord. Depuis près de 25 ans, qu'ils s'adressent aux amateurs, aux élèves ou aux professionnel-le-s, les ateliers forment l'ADN du lieu, qui s'ouvre à d'autres vents, à d'autres expériences : un souffle vital, comme une évidence, qui complète l'aventure théâtrale. Les ateliers professionnels donnent ainsi la possibilité à des actrices de travailler hors d'une production, en grand nombre, sur un temps long : une exception dans la logique de création des spectacles, qui permet de réfléchir, apprendre et revitaliser la pratique. Cette saison, la comédienne, autrice et metteuse en scène Adeline Rosenstein invite les participant-e-s à explorer l'urgence d'une question : le théâtre est-il capable de représenter les violences systémiques ? Une quarantaine d'artistes vont partager leurs idées de projets, accompagné-e-s par des spécialistes au rôle réinventé, au cœur de ce qu'Adeline Rosenstein nomme son « anti-université ».

Laurent Ancion Quels sont pour toi les bénéfices de ce temps particulier qu'est l'Atelier professionnel ?

Adeline Rosenstein Le type d'atelier que je propose s'appelle « anti-université ». L'envie est de répondre à un besoin d'espace d'apprentissage différent pour les professionnel-le-s de la scène. Dans d'autres métiers, on nomme cela « la formation continue ». En théâtre, ce principe n'existe pas. C'est plutôt : « Démerdez-vous » ! L'important est donc de créer la possibilité de prendre du temps pour s'entraider collectivement à chercher autre chose que ce qu'on a déjà fait. Et cette recherche a lieu dans un espace professionnel et officiel – je précise cela par rapport à l'idée courante qui voudrait qu'en arts vivants, l'artiste doive questionner sa pratique dans un espace privé et sur un temps personnel. Il s'agit de valider un travail, de lui donner du temps et de l'espace (en attendant sa rémunération !). L'atelier réunit celles et ceux qui ont ou aiment les projets de recherche, qui se considèrent comme des travailleuse-s des arts vivants ayant une pratique militante. Notre question commune : comment donner corps et mots à nos projets fantômes ? Ensemble, nous allons à la rencontre de nos différentes méthodes de travail et aussi de personnes extérieures au secteur des arts vivants, qui gagnent à être écoutées ou impliquées dans le renouvellement de nos façons de décrire le monde qui nous entoure. Ces questions partent de besoins personnels, ou plutôt d'hésitations que j'éprouve en tant qu'actrice, metteuse en scène ou autrice de spectacles documentaires. Et nous sommes nombreux-ses dans le même cas. Il faut offrir un temps de travail qui ne soit pas tourné vers la vente, en tout cas qui ne doive pas aboutir à des présentations pour de futur-e-s producteur-ice-s. L'atelier nous donne l'occasion de nous regarder entre collègues, de questionner le sens de la « production ». Ici, des désirs artistiques encore mal formulés de projets peuvent se montrer à d'autres, sous le regard exigeant et bienveillant de toustes.

LA À part L'L, dédié à la recherche, existe-t-il selon toi d'autres espaces de ce type ?

AR Les compagnies se l'inventent toujours. Lors du premier atelier du même type, en 2019, on s'est dit que c'était tellement simple, qu'il faudrait le faire tout le temps ! Beaucoup de théâtres sont d'accord pour dire : oui, il faudrait des moments où le lieu est fermé et se met au service de la recherche, sans rencontre avec le public. Et les artistes devraient avoir la possibilité de se considérer « en travail ». Mais, au final, les théâtres disent que, sans la rencontre avec le public, c'est trop difficile à justifier. Une question d'argent, une question d'occupation des espaces. Si on veut se donner des excuses, il y en a !

LA Le principe de l'atelier est ici basé sur la puissance bienveillante du collectif. Est-ce ainsi que tu définis votre « anti-université » ?

AR Il faut entendre « anti » au sens de « contraire ». Il ne

s'agit absolument pas d'une haine des savoirs ! Notre « anti-université » consiste à changer la place des spécialistes. Nous invitons des personnes qui ont des années d'expérience sur un terrain de militantisme ou de recherche – par engagement ou par leur vie-même. Mais au lieu de leur demander de livrer un cours ou une conférence, ce qui est le cheminement classique des savoirs à l'université, nous les invitons au contraire à écouter les artistes de l'atelier parler de leurs futurs projets en proposant des hypothèses au plateau, avec les autres participant-e-s. Les intervenant-e-s extérieur-e-s, parfois timides de leurs évidences, peuvent ensuite compléter ou déconstruire ces hypothèses, partager des références ou des documents utiles, entouré-e-s d'artistes engagé-e-s. Le « spectacle » de ces échanges est assez beau. Il en résulte un dialogue de théâtre assez pointu.

par les histoires que l'on raconte – et qui ne sont pas nécessairement d'accord avec nous, pour sentir cette tension et penser à nos choix. Il s'agit de réunir un groupe artistique qui ne pense pas tout pareil. La connexion avec des publics diversifiés n'est pas qu'une question de « com' ». Les artistes doivent vouloir que ça se fasse dès la pensée du projet. Il ne s'agit pas de déplacer des personnes pour qu'elles viennent au théâtre, mais de se déplacer vers les personnes qui ne l'aiment pas et qui ne s'y sentent pas représentées : apprendre d'autres langues, d'autres chansons, s'intéresser à d'autres façons de lutter avec l'art.

LA De quelle nature est la transmission théâtrale, si – par nature – elle n'est pas celle de l'historien-ne, du ou de la politicien-ne, de l'enseignant-e ?



LA En 2019, dans le fil de tes Laboratoires Poison, le thème de l'atelier était la représentation théâtrale de l'insurrection – sans la réduire ni la trahir. Cette fois, tu proposes aux participant-e-s de réfléchir à comment rendre visibles les violences systémiques – sans les reproduire. Comment ce thème s'est-il imposé ?

AR Parce que c'est un de nos gros problèmes, au théâtre ! Comment donner à voir les violences systémiques ? Le théâtre est très fort pour représenter les familles royales dysfonctionnelles ou pour illustrer des relations complexes entre des individus. La monstration du personnage « merveilleux-et-toutefois-criminel » est développée depuis des millénaires. Mais la critique sociale des deux dernières centaines d'années décrit l'organisation de grands groupes agissants. Tant bien que mal, le théâtre, depuis à peine deux siècles, se lance dans leur représentation. C'est une question encore jeune, balbutiante. La question est donc : comment proposer des façons originales de montrer les violences exercées par un système en diluant la responsabilité individuelle ? Comment ne pas la nier, ni lui accorder cette importance dramatique qu'elle acquiert automatiquement sur scène ? Je pense que beaucoup d'artistes d'autres disciplines s'y sont collé-e-s. Mais au théâtre, où on est forcément peu nombreux-ses et où on parle tour à tour, comme au tribunal, il faut encore chercher des formes.

LA Depuis tes premières créations – et singulièrement depuis *décris-ravage*, consacré au conflit israëlo-palestinien –, tous tes spectacles semblent dédiés à cette urgence. En 2018, lors d'une précédente interview, tu m'avais dit : « Écrire pour la scène, c'est capturer où on va. » Faire du théâtre, c'est avant tout accepter une responsabilité ?

AR Oui, écrire pour la scène est à mes yeux une énorme responsabilité. J'ai beaucoup de chance de pouvoir l'assumer grâce aux équipes. Par rapport à ce que je te disais en 2018, j'ajouterais qu'écrire pour la scène n'est possible qu'à condition de ne pas se penser seul-e, de réunir, dans l'écriture et dans le public, des personnes de milieux sociaux, de communautés et d'âges différents. Il faut absolument faire l'effort d'ouvrir le travail à des gens concernés

AR Faire les choses est la meilleure école. On a l'impression qu'on n'a pas les épaules pour mener un projet, coordonner une équipe ? Eh bien, on va dire qu'on en a les épaules, parce qu'on veut prendre une responsabilité. C'est exactement le principe de l'anti-université : on a besoin de compères, de camarades qui savent que tu n'arrives pas encore bien à parler de ce qui te meut et que ça pourrait être intéressant de chercher ensemble comment le faire voir. Puis on échange les rôles ! Je me mets au service de ton imprononçable, de ton fantôme, de cette chose qui cherche les mots dans ta tête : tu peux prendre aussi ma tête. Il faut des espaces où on peut essayer des choses. Parce qu'à chaque fois qu'on essaye, on avance !

Adeline Rosenstein - Portrait

On se souvient – intensément – de son spectacle *décris-ravage*, créé en 2014 au Théâtre Océan Nord. Tout à la fois autrice, chercheuse, metteuse en scène et comédienne sur le plateau, Adeline Rosenstein livrait une œuvre saisissante sur l'histoire du regard d'artistes occidentaux sur la Palestine. L'artiste a grandi à Genève, a vécu à Jérusalem, Berlin et Buenos Aires. Elle a été formée au clown et a abandonné des études d'histoire des religions pour se consacrer au jeu et à la mise en scène (école Ernst Busch). Depuis 2008, elle a trouvé à Bruxelles son port d'attache, ses partenaires artistiques et a cofondé sa compagnie Maison Ravage. Après les « Laboratoires Poison », qui s'attachent à interroger la représentation des résistances, elle travaille actuellement à des « Tracts pour la Palestine au théâtre » et à un vaste projet qui s'interroge sur la musique documentaire et sur la place des femmes dans la mémoire des révolutions récentes – à découvrir au KunstenFestival des Arts en 2025.

14/10 > 30/11

Un atelier du Théâtre Océan Nord
dirigé par Adeline Rosenstein / Maison Ravage
Assistanat Edgar Martin

Soutien Commission communautaire française - COCOF.

La saison 24-25

CROIRE AUX FAUVES

24/09 > 5/10

Nastassja Martin / Olivier Boudon / Schieve Compagnie



ATELIER PROFESSIONNEL

14/10 > 30/11

Adeline Rosenstein / Maison Ravage



LA SAINT-NICOLAS DU THÉÂTRE OCÉAN NORD

07/12

RABIBOCHÉES / Compagnie Broken



HARRIET TUBMAN - PASSEUSE DE L'OMBRE

14/01 > 25/01

Penda Diouf / François Ebouele / Compagnie L'Archer



FESTIVAL ESPÈCES D'ESPACES

04 > 27/04

L'AUTRE PROJET

Laure Lapel & Jérôme Michez

TOUTES LES VILLES DÉTRUITES SE RESSEMBLENT

Magrit Coulon & Bogdan Kikena

LE LAC

Djo Ngeleka/Laura Ughetto

ÉCHAPPÉE URBAINE #4

Isabelle Jonniaux



KUNSTENFESTIVALDESARTS

Mai 2025



Le Pass à l'Acte fête ses 15 ans !

À l'occasion des 15 ans du Pass à l'Acte, une édition extraordinaire de ce parcours mythique d'initiation à la création artistique contemporaine : des moments en classe, des sorties dans cinq lieux culturels bruxellois, des ateliers mélangés au KVS, des rencontres avec les artistes, une visite guidée d'art contemporain, etc. Pour les classes de 5^e, 6^e et 7^e secondaire.

Inscription jusqu'au 1er septembre : contact@oceannord.org



Le Pass 1030 – Deuxième édition

Après une première édition au succès indéniable, les institutions partenaires du Pass 1030, avec le soutien de la commune de Schaerbeek, proposeront à nouveau à six associations cinq sorties culturelles dans cinq lieux de Schaerbeek et Saint-Josse. Des sorties mais pas que ! À chaque fois, c'est l'occasion de se rencontrer, d'échanger, de découvrir des pratiques artistiques à travers des ateliers ou tout simplement de partager un moment convivial.

MÉDIATION 24 - 25

Comme chaque saison, le responsable de la médiation culturelle accueille et accompagne les groupes en marge des spectacles. Nous proposons des représentations en après-midi, des rencontres après-spectacle, des animations préparatoires ludiques et thématiques, des ateliers d'écriture, des dossiers pédagogiques. Et, bien sûr, du sur mesure !

Lycée Émile Max

Année exceptionnelle pour la collaboration entre le Théâtre Océan Nord et le Lycée Émile Max : c'est au tour de cette école secondaire voisine du théâtre d'accueillir chez elle un spectacle de notre programmation. En effet, lors du festival *Espèces d'Espaces* en avril 2025, le spectacle *Toutes les villes détruites se ressemblent* se jouera dans le gymnase du Lycée. Et comme chaque année, les élèves en option théâtre de la classe de Martine Mabille proposeront en parallèle leur version du spectacle, cette fois-ci en étant les hôtes de l'événement ! De beaux moments d'échange et de rencontre à venir partager avec nous.

L'Atelier intergénérationnel

C'est la Schieve Compagnie, dirigée par Olivier Boudon, Elena Perez et Lise Wittamer qui mène depuis le mois de mars 2024 la nouvelle édition de notre Atelier intergénérationnel. Tous les lundis soirs, des amateur-i-ces de tout horizon se réunissent au Théâtre Océan Nord pour faire et parler théâtre, en vue de la création d'un spectacle programmé au sein de notre saison 25-26. Bon travail à elleux !



Ma Maison Ambulante

Toujours désireux de tisser un lien dès le plus jeune âge avec la population schaarbeekoise, le Théâtre Océan Nord entend renouveler les ateliers « Ma Maison Ambulante » avec ses partenaires Les Amis d'Aladdin, Graphoui et la Maison Autrique. Envie de savoir plus sur ce projet ? Un événement du festival *Espèces d'Espaces* le mettra à l'honneur en avril 2025.

Le Théâtre Océan Nord est soutenu par la Fédération Wallonie - Bruxelles - Service Théâtre, la Coop asbl, Taxshelter.be, ING, Tax Shelter du gouvernement fédéral belge, Shelterprod, le CAS - Centre des Arts Scéniques, la COCOF - Fonds d'Acteurs & Service de la Culture et du Tourisme. Il est partenaire de Pierre de Lune - Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles, du Lycée Émile Max, du Pass à l'Acte (Le Rideau - Les Tanneurs - Le KVS - La CENTRALE d'art contemporain de la ville de Bruxelles), de l'Atelier Graphoui, des Amis d'Aladdin, de la Maison Autrique, des Halles de Schaerbeek, du 140, de la Balsamine, du Théâtre de la Vie, du Centre de jour ANAÏS, de L'Heure Atelier, de United Stages, de la FEAS, d'Entr'Âges ASBL, d'Infor'jeunes, d'Article 27, de l'AMCP (Association des Médiateurices Culturels Professionnels), de Théâtré-moi, de Brussel is her/yours, de Radio Campus, de Visit Brussels, d'Urbike et d'ULB Culture.

RÉSERVATIONS 02 216 75 55 - billetterie@oceannord.org
63 rue Vandeweyer - 1030 Bruxelles
Info@oceannord.org 02 242 96 89

SUIVEZ-NOUS EN LIGNE !
OCEANNORD.ORG  

      
Éd. responsable, graphisme, photos couverture & pg 4 M.Boermans. Imprimé (bien) par Vervinck, Liège.